

toire, et dont l'aspect étrange éveille dans l'esprit du voyageur les glorieuses souvenirs d'un autre âge et des grandes luttes de vos aïeux."

Encore tout ému par ces considérations si patriotiques qu'on les croirait émanées du cœur d'un enfant du sol, et non pas échappées de la bouche d'un étranger,—il est vrai que pour cet étranger qui a su parler de nous en termes si nobles et si chaleureux, le Canada est une patrie d'adoption,—j'ai voulu jeter un dernier cri d'appel à ceux de mes concitoyens qui sont fiers comme moi des souvenirs de notre passé et jaloux aussi de leur conservation. Quatre volumes consacrés à faire revivre les gloires de notre chère capitale; des années employées à chasser dans nos rues tortueuses pour en débarrasser la moindre légende,—cette inestimable proie des chroniqueurs,—me donnent le droit d'élever hautement la voix.

Aussi donc, m'écrierai-je avec ceux qui pensent, avec ceux qui sentent, avec ceux qui savent se souvenir :—Grâce pour ce qui nous reste de nos pauvres murailles. S'il vous faut absolument détruire encore, jetez à bas cette vilaine porte dont les fraîches pierres de taille ne témoignent que trop qu'elles n'ont pas reçu le baptême du feu ! Celle-ci ne dit rien à notre âme : nous ne la connaissons pas et l'abandonnons volontiers à votre rage de destruction.

Mais ces pans de murs séculaires, ces courtines, ces bastions croulant sous le poids de la gloire de cinq sièges, oh ! loin de porter sur eux des mains profanatrices, arrêtons au contraire leur chute irréparable ! Ce n'est pas ici le pic du démolisseur, c'est la truelle protectrice, c'est le ciment réparateur que la vénération de tout un peuple doit employer pour la conservation du monument le plus honorable et le plus visible de son histoire.

Et vous, frères, travailleurs de la pensée, laborieux pionniers de la terre encore à demi-sauvage des lettres canadiennes, vous tous qui aimez à évoquer aux yeux du peuple les grandes leçons de l'héroïsme de son passé afin de lui mieux enseigner les devoirs de l'avenir, que de tous les points de la contrée l'écho de votre voix réponde à la mienne, et que nos clameurs grossissantes se changent en éclats de tonnerre si la prière ne peut arrêter le bras des sacrilèges !

JOSEPH MARMETTE.

Québec, 7 juillet 1874.

REVE BIZARRE

Le soleil avait disparu derrière un long rideau de nuages montant lentement à l'horizon. La chaleur du jour avait été excessive. Un calme profond régnait dans la nature, et cependant quelque chose faisait pressentir que ce calme ne tarderait pas à être troublé. Pas un souffle de vent n'agitait le feuillage des arbres; les petits oiseaux effleuraient la terre du bout de leurs ailes, et les chevaux regagnaient leurs étables en faisant entendre de sourds et plaintifs hennissements.

Cependant le jour baissait rapidement, et les nuages continuaient à s'étendre sur notre faubourg, comme un voile de mauvais augure.

J'étais assis, pour ne pas dire couché, dans un grand fauteuil couvert en serge noire, lequel, ressemblait ni plus ni moins à un sépulchre. Un grand feu pétillait dans l'âtre et ses mille parcelles lumineuses venaient s'éteindre à mes pieds.

J'étais plongé, comme vous allez le voir, dans une lecture très-intéressante, et qui ne fait point honneur à l'auteur; puisqu'à peine en avais-je feuilleté sept ou huit pages que je sentis mes paupières s'appesantir, et bientôt un profond sommeil s'empara de mon être. Je fis alors un rêve, et ce rêve, cher lecteur, le voici :

Il me sembla que j'étais transporté dans une immense et lointaine campagne.

Une voix retentissante ordonna à tous les hommes d'y venir déposer le fardeau de leurs peines, après quoi on procéderait à une nouvelle distribution. Cette annonce piquant ma curiosité, (seul héritage que nous léguât de si bon cœur, Eve, notre première mère) je m'approchai du centre de la campagne désignée à cet effet, et je vis, dans une confusion indescriptible, l'énorme cohue du genre humain se pressant, se précipitant de tous les bouts de l'univers, et chaque être vivant jetant tour à tour son fardeau dans un endroit, qui devint en un clin d'œil un mont prodigieux, dont la cime dépassait de beaucoup la région des nuages. Près de cette pyramide d'un ordre tout nouveau, se tenait une femme, qui déployait la plus grande activité dans cette étrange opération. Elle avait à la main un magnifique microscope, et portait une robe dont les couleurs séduisantes variaient au gré des rayons du soleil. Quelque chose de sauvage et de distrait se voyait dans ses regards. C'était elle qui conduisait tous les venants, leur tendait gracieusement la main, les aidant à décharger leurs fardeaux. Mon cœur se fendit, rien qu'à entendre ces pauvres humains gémir et soupirer sous le poids, et à voir cet inconcevable amas de nos peines.

Toutefois, je dois le dire, ce spectacle si triste en lui-même était souvent égayé d'incidents fort divertissants.

Je vis un homme, par exemple, qui tirait de dessous son manteau brodé en or et en argent, un paquet soigneusement cacheté; et, quand ce paquet fut dans le tas, je découvris que c'était la pauvreté. Plus loin, c'était une foule d'amoureux s'avancant écriés sous un poids de flammes d'amour, de billets doux, de soupirs méprisés, etc. Plus loin encore, une troupe de vieilles filles jetaient leurs rides, et beaucoup de jeunes dames, leur peau cuivrée ou bourgeonnée comme un printemps. On voyait tomber comme la grêle les lèvres épaissies, les nez vireux, les dents jaunes ou cariées. Ce qui me surprit, c'est que le mont n'était composé que de difformités physiques.

Un gros gaillard, qui m'avait paru plus chargé que les autres, attirait particulièrement mon attention, et presque ma pitié.

Il lança enfin son paquet dans ce musée de nouvelle es-

pèce. C'était une bosse énorme qu'il avait apporté, comme les chameaux, en venant au monde.

Aucune espèce de maladies ne manqua au rendez-vous. Je fus extrêmement surpris, je le répète, de ne voir dans le morceau que des défauts ou des maladies du corps, et pas un vice du cœur ou de l'esprit, pas un crime, pas même un préjugé !

Pourtant, l'occasion était belle. Un scélérat, un fripon fieffé s'acheminait lentement, respirant à peine sous sa charge, et soufflant comme un phoque; je croyais, et vous auriez cru comme moi, chers lecteurs, qu'il allait bien vite se débarrasser de ses crimes : pas du tout, il ne lança qu'un regard de défi à l'assemblée, et passa.

Ce fut pour moi un indicible plaisir de voir l'humanité débarrassée de ses peines, et parvenue au comble de ses vœux. Quand cette besogne fut achevée, la femme qui y avait déployé tant de zèle, me voyant spectateur oisif, s'approcha de moi, et me mit son microscope devant les yeux.

Je n'y eus pas plutôt découvert ma figure, que je restai comme pétrifié d'étonnement et de honte de la voir si effrayante et si petite. Cela me mit d'une humeur telle, que je la pris, furieux, et la lançai de toutes mes forces dans le monceau; comme on ferait d'un masque.

Il arriva tout juste que mon voisin venait aussi de se défaire de son visage, le trouvant trop haut pour sa personne.

Effectivement, cette partie de son individu était d'une longueur démesurée, et je ne crois pas exagérer, en disant que son nez avait à lui seul la taille d'une asperge.

Chacun ayant de la sorte rejeté ce qui lui déplaisait en lui, l'assemblée éprouva un sentiment général de satisfaction.

Après une courte pause, la voix se fit de nouveau entendre, et annonça que chacun avait la liberté de prendre au hasard une autre affliction au lieu de la première, et de s'en retourner chez soi.

Sur ce l'imagination de tout le monde se mit de plus belle en mouvement pour choisir un autre paquet; mais alors le désordre et la confusion devinrent épouvantables.

Je ne pus voir qu'à grande peine quelques-uns des échanges qui eurent lieu, et en rends scrupuleusement compte au lecteur.

D'abord, un vénérable vieillard, qui avait jeté sa colique et, qui n'avait pas d'héritiers pour son immense fortune, lui préféra un fils débauché, dont un père irrité venait de se débarrasser.

Mais l'effronté jeune escogriffe était à peine entre les mains de son père adoptif, qu'il se mit à le tirer par la barbe, à le secouer, à lui faire souffrir mille insultes; de telle sorte que le bonhomme venant à rencontrer le véritable père, qui se torturait à l'écart, tourmenté d'horribles douleurs dans les entrailles, lui proposa, sans hésiter, de rendre sa colique et de reprendre son fils.

Le père de ce dernier y consentit sans se faire prier. Beaucoup reprit la pauvreté pour la douleur, la mélancolie pour le souci.

Devant moi, défilait tête basse et silencieux, un essaim de petits Bonaparte de salons, aux pommettes fardées, qui avaient reçu au lieu d'une magnifique chevelure noire, bouclée à la Henri-Rochefort, une perruque dont les fils argentés trahissaient leur jeune et droite stature.

Les femmes, surtout, faisaient un tapage à effrayer les Werther; c'était à qui prendrait le plus vite un paquet convenable.

Une vieille dame, naguère enrubanée, pommadée, brossée, et tout fraîchement astiquée, reçut un ulcère en partage; et fut obligée de porter sur sa tête comme un diadème, l'antique bonnet de coton bleu.

Une autre d'âge moyen, reprit des épaules voutées, au lieu d'une taille trop épaisse; une troisième changea un énorme nez camard, seul ornement que son visage possédât, contre une mauvaise réputation; une vieille demoiselle, chantant naguère ses amours, et qui n'avait rien trouvé de désagréable dans sa personne qu'une cicatrice sur l'œil droit, qui lui donnait la forme de trois yeux, reçut en échange une figure de charbonnier tatouée de la petite vérole.

Je puis affirmer qu'il n'y avait rien de plus excentrique. Je ne dois pas non plus m'oublier moi-même.

Mon voisin, au long visage, n'eût pas plutôt essayé ma petite figure, que j'éclatai de rire, à faire croire que ma bouche faisait le tour de mon visage: tant cela lui donnait un air ridicule. Le pauvre homme en fut tout honteux.

Au fond je n'avais pas si grande raison de triompher, car, essayant de porter la main à mon front, je manquai mon coup, et n'arrivai qu'à ma lèvre supérieure. De plus, mon nez était tellement saillant que je ne pouvais porter la main à aucune partie de mon visage sans l'atteindre et l'écorcher misérablement.

Nous nous consolâmes, cependant, de notre mésaventure en voyant que nous n'étions pas encore les plus malheureux.

Bref, chaque lot étant distribué entre tous les membres de l'espèce humaine, ce fut un spectacle encore plus piteux que le premier de voir ces infortunés abimés sous leur charge, et déplorant amèrement leur folie.

Ce n'était, tout le long de la campagne, qu'un duo de murmures, de plaintes et de lamentations.

Enfin, je ne pourrais dire quels transports de joie éclatèrent de toutes parts, quand tout à coup la voix se fit entendre de nouveau, pour permettre à chacun de reprendre son ancien fardeau.

Oh ! certes, je ne me le fis pas répéter deux fois, je m'élançai en avant.

Au même instant, un violent coup de tonnerre ébranla les murs de mon appartement.

Je m'éveillai en sursaut, bondissant sur mon siège en me criant : au secours ! au secours !

Je promenai longtemps mes regards étonnés autour de ma chambre comme pour chercher l'objet de ma surprise, mais je ne vis rien !

Le vent soufflait toujours avec une violence extrême. La pluie tombait par torrents, et les arbres sous la bourrasque de l'ouragan faisaient entendre de sourds gémissements. Mes idées confuses se rassemblèrent peu à peu.

Je fus retiré de ce cauchemar singulier, par les accents d'une voix de femme, pure et vibrante, douce mélodie qui me sembla venir du ciel, et qui chantait au milieu de la tempête, ces vers du poète :

« Soupirs, brises, murmures,
« Vibrant sous les ramures,
« A la chute du jour !
« Rien ne vaut l'harmonie,
« La douceur infinie,
« D'un petit mot d'amour !

Quelle était cette fête mystérieuse mêlant ainsi sa voix, au sourd murmure de la tempête ?

Qui avait produit cette délicieuse musique dont les dernières notes vibraient encore à mon oreille ?

Quelle virtuose inconnue, venait ainsi chanter le soir dans notre paisible faubourg ? Un moment, une pensée bizarre, extravagante, impossible, passa dans mon esprit.

Il me sembla, ou plutôt, je crus reconnaître dans l'harmonie de cette voix divine quelques intonations de celle de ma bien-aimée !

Je m'arrêtai quelques instants à cette pensée, je voguai sur cet Océan aux vagues moelleuses, aux vents toujours prospères, au ciel toujours pur, que les prismes de l'espoir déroulent aux folles et vives imaginations de la jeunesse.

Mais, cher lecteur, cette pensée avait à peine effleuré mon esprit, que je partis d'un immense éclat de rire.

L'illusion venait de s'évanouir, ne me laissant que son décevant mirage : semblable aux éclairs qui, en disparaissant, replongent leurs ailes de flammes dans la nuit. . . .

St. Sauveur, Québec.

J. B. C.

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

« La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.

E. HELLO.

I

St. Augustin, dans le plus célèbre de ses ouvrages, parle de deux cités bâties par deux amours. « *Fecerunt itaque duas civitates amores duo : lenenam scilicet, amor Dei usque ad contemptum Dei ; celestem vero amor sui usque ad contemptum sui.* »

Il me semble qu'on pourrait donner à l'histoire des lettres humaines le titre que St. Augustin donne à son chef-d'œuvre : *La Cité de Dieu*. Car faire l'histoire de l'Art, c'est comparer ensemble les monuments célèbres du génie de l'homme. Or le vrai point de comparaison entre les œuvres de l'Art comme entre les hommes se trouve en Dieu, centre unique et commun de l'Art et de la Vie. Etudier les lettres, ou toute autre manifestation de l'Art, c'est visiter deux mondes bâtis par deux amours : L'amour de Dieu jusqu'à la transfiguration par l'idéal des choses créées; et l'amour des choses créées jusqu'au mépris de Dieu et au culte de la nature.

C'est une erreur de croire que la poésie soit neutre dans cette grande lutte de la pensée contre les sens qui fait le fond de la vie de tous les hommes. Qui l'emportera de ces deux puissances éternellement ennemies dans une guerre qui ne finira qu'avec les hommes ? C'est la question capitale, ou plutôt l'unique question de tous les temps et de tous les lieux. Aucune des pensées, aucune des paroles, aucun des soupirs de l'homme n'a le droit ou le pouvoir de s'isoler de la lutte. La poésie qui est la fleur du génie de l'homme, son aspiration la plus ardente, son épanchement le plus naturel, son soupir le plus profond et le plus intime, la poésie doit donc porter dans son cœur plus profondément que toutes les œuvres humaines, cet amour bon ou mauvais que tout homme nourrit en lui-même et qui en fait un honnête homme ou un scélérat.

La poésie n'est en effet que le langage du génie. C'est la parole revêtue des splendeurs de l'harmonie. Or la parole est faite à l'image de celui qui la prononce comme l'homme qui est la parole vivante de Dieu dans le monde sensible est fait à l'image de Dieu; comme le Verbe, la parole que Dieu se dit à lui-même dans le monde éternel est l'image parfaite et substantielle du Père. La parole porte l'homme dans l'idée qui l'anime, comme nous portons Dieu dans notre âme. La parole ne se conçoit pas sans l'idée, comme un corps humain ne se conçoit pas sans l'âme qui l'anime. Sans l'âme le corps ne peut avoir que la beauté d'un cadavre : sans l'idée la parole n'est qu'un son inintelligible que le vent disperse. La parole est donc vivante comme l'homme d'une vie personnelle à la fois sensible et au-dessus des sens. Elle porte dans son âme ce que l'homme porte dans la sienne, l'amour de Dieu ou l'amour du mal.

Toute âme est bonne ou mauvaise : toute idée est vraie ou fautive. L'âme ne peut être belle sans la vertu : une idée n'est belle que par la vérité. Une âme est bonne par cela seul qu'elle a la vertu : l'idée sera bonne par cela seulement qu'elle sera vraie.

Il suit de là que le premier mérite d'un ouvrage quelconque sera la vérité; qu'on doit le juger non par les qualités sensibles qui sont inférieures, mais par les idées qui en sont l'âme, comme on apprécie dans un homme les qualités de l'âme plutôt que celles du corps; enfin que l'on ne doit pas étudier la parole indépendamment de la pensée, comme on n'étudie pas un homme vivant dans un cadavre.

Dans l'étude des lettres, la première question qui se présente est celle-ci : La poésie, ou si l'on veut, la création du génie a-t-elle un but et des lois ? Et si elle en a quels sont-ils ?—C'est à quoi nous allons tâcher de répondre.

S'il est vrai que l'homme ait sa fin vers laquelle tendent, tous ses actes et toutes ses pensées; si son âme s'entr'ouvre au rayon du bonheur suprême pour aspirer la vérité et l'amour comme cette fleur qui sur sa tige suit le soleil de l'aurore au crépuscule pour s'abreuver de lumière et de chaleur; le génie qui n'est que l'âme humaine avec ses facultés élevées au sublime, et la poésie, le plus délicieux épanouissement du génie, n'aspirent-ils pas à Dieu ? Il n'en peut être autrement. L'acte n'a pas d'autre fin que la cause qui l'a produit. La création du génie doit donc avoir Dieu pour fin comme le génie lui-même.

C'est la plus grande gloire de notre nature que nous retrouvons Dieu sur les sommets de la pensée comme sur ceux de la vie. Mais c'est notre plus douloureuse imperfection que nous ne puissions le voir ici-bas qu'à travers les voiles mystérieuses de la pensée ou dans les créatures qui ne le montrent qu'en ne le voilant. Nous ne regardons pas en face le soleil couronné des splendeurs du midi : nous contemplons sa lumière dans la beauté de toutes les créatures qui nous environnent ou la nuit dans la lune qui réfléchit ses clartés. Ainsi de Dieu, soleil de la vie et de la pensée. Nous le contemplons dans les créatures sensibles qui sont l'image de sa beauté, en nos âmes qui ont sa ressemblance, ou encore dans les régions abstraites de la pensée, au-dessus de la nature sensible et de nous-mêmes. Nous ne voyons pas l'éclat de sa face; mais comme Moïse sur le Sinai, nous le voyons par derrière, lorsqu'il est passé. Nous le reconnaissons aux trois rayons qui se réfléchissent en nous et sur toutes les créatures : le Vrai, le Beau et le Bon.